

Le jugement de rien

Ici, malgré le mauvais temps, plusieurs personnes se sont arrêtées et parlent à présent, après s'être longtemps, en leur for intérieur, interrogées.

Nulle réponse n'étant venue les apaiser, ces personnes se sont corrélées pour un instant ; mais l'instant durera plus que chacune de ces personnes.

On s'exalte. On parle de plus en plus fort. Les passants émus s'arrêtent à leur tour, tout d'abord pour écouter mais chacun a son mot à dire. On se révolte de l'impossible équivalence à laquelle la plus grande solitude ne peut atteindre. Donc, chacun se raconte, avec ses myriades de mots, l'expérience commune, quelque tragédie.

Quoiqu'ils soient de plus en plus nombreux, on les entend de moins en moins : c'est qu'ils parlent également fort, de plus en plus .. jusqu'à ce que l'un d'eux se demande pourquoi et, surpris de son doute, furtif en un jeu, élève ou abaisse la voix pour exprimer son inquiétude. On ignore vraiment, ici, qu'au lendemain, tout sera oublié.

Lorsqu'on reviendra sur le lieu du drame, pourtant, diminué en une réfraction, on rejettera le simple fait et toute une société, celle-là même dont on a extrapolé la scène, le prétoire, périlitera.

Le bruit, contre lequel une loi est votée chaque jour, suivant un même rituel, annonce une loi neuve. Le silence.

Ainsi, la loi, rendue à l'impuissance, est publiée ; des fonctionnaires s'abreuvent dans le jardin solitaire des bureaux de l'administration – et tournent en eux-mêmes.

Rien ne va plus loin -- sinon que s'amalgament difficilement le bruit, auquel bien des gens se sont résignés et les sécrétions de stupeur de quelques fonctionnaires confrontés à la loi.

Il en résulte peut-être une brume mais la ville est déjà confuse et une pluie vorace, qui pourtant ne pourra empêcher les gens de sortir, de s'arrêter et de parler.

Il s'est sans doute passé quelque chose.

Il faut peut-être y voir le corps de l'hallucination, le bruit mêlé de toutes ces paroles, formant un enclos résiduel et ses acteurs, chacun outrechangeant, s'élevant momentanément ou immobile.

Ce qu'on attend, sans que personne parmi eux ne soit a priori désigné, c'est une chute (une révélation) ; c'est en tout cas ce qui ressort, en filigrane, du discours commun.

Or, cette chute (dont nul ne doute qu'elle affectera l'un des acteurs) préservera pourtant éloigné du monde son heurt, à l'en rendre méconnaissable et s'en distinguera, chacun d'eux (chute et heurt) si évident isolément.

Voici, comme elle se jouera, la vérité : un enclos en lequel elle ne pourrait s'atteindre sous les yeux de tous. Et ces passants, à présent pétrifiés à part leurs lèvres, n'attendent rien d'autre : leur patience ne se mesure en rien au silence qui ne se profère pas lui-même mais existe.

Dans le rêve raconté. mais ailleurs aussi bien, quelque chose semble s'empêcher de parvenir à la réalité des choses. en raison. peut-on croire, d'une ambivalence ; et c'est un monde qui. si stable l'imagine-t-on. se plie au mauvais rêve.

Peut-être est-ce surtout le bruit qui les a obligés. Ils ont pour crainte un tribunal, la pluie qui se bâtit sous leur rancoeur. Ils ont tracé un cercle, pas seulement en eux et le tribunal semble gagner chaque jour de la hauteur parce que les griefs se multiplient et parce qu'à présent nombre d'eux estiment en vivre. Ils croient encore qu'ainsi, on exhausse leurs voeux pour une part : il faudrait pourtant étudier les effets de la scène et de son mouvement – qui diffèrent selon chaque acteur et selon chaque spectateur – sur le jugement.

Or. le débat n'a pas lieu.

Le peu que je pouvais encore esquisser, de monsieur Guermynthe par exemple, ou de n'importe qui, car ce lieu a la plus grande imagination : vous vous substituez, souvenez-vous, et qui s'en rendrait compte, alors ? par la parole... À un moment, toutes les portes (et l'on sait qu'elles figurent nombreuses la villa Guermynthe) – mais aussi le tribunal – claquent !

Finalement, le premier qui s'éveille embrassera la fonction, pour un jour plus ou moins.

On avait ri (en vérité, les jurés n'étaient pas les seuls à s'être portés candidats et de fait, chacun savait quelque chose).

À mon tour, il me prit de les interroger : car enfin, quels rapports s'arrogeaient-ils avec une histoire de la sorte : avaient-ils jamais fait partie, courez vers d'autres seuils de l'existence, d'un gouvernement fantoche ?

Car c'est bien l'absence de pouvoir, ici spécialement, qui devait leur déplaire. Et je voulus, par un subterfuge peut-être déjà vain, les renvoyer au tout début de mon récit.

On déclina mon offre : chacun ici avait son récit propre et soudain semblait désirer s'en satisfaire.

Or, tout ceci se revenait: c'était un fonctionnaire qu'ils avaient à juger, rien d'autre; je souhaitais simplement le leur montrer partout, donc en eux-mêmes.

Mais brusquement chacun s'était tu et plus personne ne devait rien écouter – jusqu'à la nuit des temps ? Alors il faudra l'esquisser. au moins pour soi.

Ne cherchez pas, vous l'avez méconnue. Mais ce n'était qu'une gageure. Ils étaient affamés et je leur donnais ceci en pâture : un indice. un mot à peine, pas encore une idée.

Vous n'avez pas encore compris : un changement a lieu, à ce moment l'instant, originellement destiné à une communion, s'échouera nécessairement si haut que soit le dôme.

Scandale, vacarme : on cherche à vous duper ! Il n'y a pas, de vous à moi mais de vous à vous-mêmes aussi bien, le moindre lien. À présent. tout se scinde, n'est-ce pas ? On se rend compte que les expériences de la narration ne peuvent émouvoir.

L'esprit: on s'est moqué de vous ; l'âme... rien n'est donc possible. Frustration.

Le seul problème est vrai ; mais il y a, pourrait-on croire, un autre monde ici, une révélation mais je n'y ai pas eu affaire.

C'est quelque chose que j'ai oublié. en une narration déjà antique mais fausse surtout, faussée aussi par tous ceux qui l'ont vieillie. Nous avons cru pouvoir communiquer, ces vastes salles flexibles et perméables étaient censées nous y aider.

Certes, le prétexte était futile : à peine fallait-il que je désigne. Les accusations étaient portées tout bas. Les commentaires, finalement, ne m'étaient en rien destinés, de sorte que par une jalouse compensation. je finis par m'en sentir l'ombre ; eux-mêmes d'ailleurs n'étaient qu'ombre.

Quant à ce théâtre que j'avais improvisé pour ma propre patience, il ne s'est soudain plus trouvé adressé à personne. Il me semblait à présent que. posés à côté de moi j'avais le script, les termes à utiliser, à répéter ou à ouvrir, du récit. Le texte d'un projet de loi aussi, seul fragment jusqu'à son anéantissement abouti, d'une oeuvre dont, par quelque manoeuvre implicite, je m'étais fait le héraut.

Hors de l'enceinte, le sait-on ? rien ne devait transparaître. Un changement soudain, rien d'autre.

Et dans la solitude où se mutile mon logis au tribunal, aux lampes ajournées comme si les murs sécrétaient eux-mêmes ma progressive nuit, contre le jour quelques mètres plus loin, je ne parviens à inciser une âme à ce récit ; que quelqu'un, seul, hurle plus fort !

Mais nul ne m'entendra. Ainsi a-t-on déjà bafoué l'avorton d'une loi : chère âme... Ici. nous vous enterrerions : voyez le sol !

Ce n'est donc pas dans la pénombre d'un quelconque tribunal qu'on cherchera le policier Hector. Et c'est pour lui, en fin de compte, le seul vrai drame : la pluie, ayant longtemps rivé les ruines vives de la ville, a peut-être équitablement réparti le macadam de ses allées ; et la demeure, hormis sa vétusté, que le convalescent d'un jugement passé ne doit pas inspecter, ce serait une faute (on lui a dit : plus tard ! il feindra toute sa patience) est, de toute évidence, illuminée, épuisant jusqu'au sang du policier parce qu'ici, lui a-t-on ordonné, ce n'est qu'un terrain vague.

Lui vient comme la sensation d'une agonie, à part lui-même dont on croit le sort réglé.

Une agonie qui s'énonce à travers un simple bruit, creux mais vrai comme usuellement il ne les entend pas. Ce n'est pourtant qu'après le claquement d'un autre songe, muré mais audible aussi, que le policier se sentira en présence, vraiment, de la charpente.

Accusation –

Dire qu'il s'était senti tailladé, comme repris de justice et cependant serein en attendant le jugement.

La joute –

Il aurait attendu, bien trop ! lui dit son épouse, mère et fille, pour mettre au jour ce qui était isolé, la civilisation. À travers la parole ? Non, à certaine heure le policier Hector ne parvient plus à croire. La réduire à néant ? Parce qu'il ne pourrait en répondre : on la lui reprendrait. On la perdrait.

De toutes façons, dès qu'on l'eut mené en divers lieux, la question changea tout à fait, chaque fois insoumise.

En moi, j'ai cette part de notre vérité qui se dérobe et chaque chose s'y prononce plus ou moins ainsi : un double, un autre plutôt litigieux, etc. Une ombre qui se fend pour n'être plus que ce sourire. Enfin, l'argent écoulé au cours de ce jugement ; celui qui manque dans la demeure des Guermynthe et celui en ma possession, également car je dois rendre compte de la corruption des murs, des chaises, du plafond de la demeure où une autre naissance peut me résilier ; rien ne pourra évidemment confirmer aucune de mes paroles.

Il nous faut quelque chose d'intermédiaire.

C'est à la fois moi et quelque commerçant, ici hier présent. Son spectacle a été d'attendre une fantomatique clientèle qui, quoique sur place, n'est jamais venue à lui. Et c'était une clientèle somme toute peu regardante, assez bourgeoise en un mot.

Mais elle lui était nécessaire. L'exaltation de ces mauvais client devait m'annihiler aussi. Notre marchand avait installé ses entraves sur la voie publique, un pavé incertain partout ailleurs : que tout vous mène à moi !

Et sur le banc des accusés. se tord de rire un ectoplasme (mais on ne regarde pas de son côté).

Or, il était de mon devoir que le stratagème. si vain et puéril qu'il fût, réussît. L'ambivalence du policier Hector ne parvint jamais à ses fins : les bruissements de la maison resteraient inassouvis.

Les enchères du sol s'échoueraient (un rêve) : le jugement aboutirait à un non-lieu. Alors pourquoi en a-t-il, à distance, inspecté chaque brique ? Elles étaient creuses. comment pouvait-il l'ignorer ? N'avait-il pas joué, pour un moment, le cadavre avéré du commerçant ?

Des jurés plutôt circonspects mais nul témoin. Et surtout, ce qui lui manque le plus, monsieur et madame Guermynthe. Tout ce qui fut admis dans le secret du jugement est la réalité évanescence de la chose.

Mauvais pour un jugement : les crânes certitudes de tout un chacun. isolées. tournoyantes, vagabonderaient autour du feu... de sorte que la culpabilité demeurerait, écrasant d'un doigt une civilisation car il n'y a rien d'autre, simplement, sinon l'animalité du policier Hector, les passants et les briques apparaissant de façon toute aléatoire en d'inexactes conjonctures.

C'était cela même qui soulageait les gens : plus rien, en pareil cas, ne risquerait rien.

Mais en l'absence de dénouement chacun, dans l'attente qu'il s'impose, s'aperçoit qu'il a été trahi. Flot séditieux de la parole où l'on trempa de religieuses lèvres à l'aube de savoir ce qui doit enfin disparaître ou non : cela pour l'heure n'a pas à être révélé.

Jurés, spectateurs et témoins se sentent brusquement menacés par la chair neuve, humide, résurgente de ce qu'ils croient être 'une nouvelle ère - et chacun veut s'en accomoder.

Certes, le policier Hector se refuse encore à cette félure car en lui-même, se brasse leur multitude d'acquiescements. Mais là, nombre et diversité ont part égale.

Malaise. Sensation d'irréalité : de cela il pourrait aussi bien parler (mais en quels termes ?)

Victime de son ambiguïté, la vérité qu'il ne pourrait guetter puisqu'elle descend toujours du ciel, en quelque sorte derrière lui, il sentit défaillir jusqu'à son abandon. Resterait quelque chose de vivant, dehors. pour l'investir et l'inquiéter.

Ceci n'apparaît pourtant pas tel qu'il en avait eu la présomption.

Ainsi, ce ne sont pas les retrouvailles vers lesquelles il tendait – avec une victime par exemple. Elle avouerait une grande lésine devant l'assemblée-mascarade d'un mouvement qui ne se serait jamais tenu ou rattrapé mais qu'on regarderait docilement subir les verdicts insolites de ceux qui sont restés à l'extérieur. Ensuite (en dépit de l'heure retorse qui ne fait que précéder), la pluie effacerait les traces.

Il semblait au policier Hector que plus rien de ce qui s'énonce ici ne le concernait plus, dès lors : de tels drames sont quotidiens en effet, ce n'est pas ce à quoi j'ai travaillé, on semble feindre d'ignorer ce qui engendre et rend avide l'existence ici. La seule philosophie impose de se taire.

En conséquence, le tribunal souffre un silence long, seulement interrompu par l'arrivée d'un porte-parole du gouvernement. Car on s'inquiète là-bas des détours que prend le jugement. L'armée n'interviendra pas de suite mais elle se masse déjà autour de l'édifice et chacun en sent la présence oppressante de l'artillerie lourde, tapageuse et éradicatrice.

Quelqu'un crie : « Évitions autant que possible les consurgences ! » Pour ce faire, estime le policier Hector, il ne suffit plus d'exhiber tenailles, couteaux et silex ! chacun en rêvait... Mais vous avez les mains nues, tente de lui opposer une partie de l'assemblée (qui se dissout inostensiblement, au rythme imprécis des débats).

Comme s'il s'agissait de la toute dernière rencontre effective entre le policier Hector et la population, malgré les ondes parasites diffusés par l'armée de l'extérieur. Tout se dispersera finalement et le verdict sera rendu.

Le policier Hector entame un soliloque, il se contente d'absorber, tout en cherchant à mettre au jour ce qui, naguère, fut entreposé ici, derrière l'immense porte que l'on tente de fermer mais qui a été arrachée à sa demeure. Tout semble fait, sinon comme un présage vrai et dès lors inquiétant, pour parodier une naissance imminente.

Pourtant, rien ne m'a réitéré. Simplement, le regard était multiple : il s'agit du cercueil entrouvert dont l'image me revient, c'est le fruit d'un verdict qui ne s'écrira pas, que je précède et qui n'est, en fin de compte, qu'un linceul dévoré par des vers dont chacun a un récit propre et indistinct... Qu'on m'en revête : nos épousailles s'entameront dans la pureté du crime. Vous n'aurez rien résorbé.

Je le pressens ; mais pas le deuil.

Le policier Hector est mort vraiment et moi. son double qui me trouve à mon tour confronté à de multiples autres doubles, ombre et clarté mitigée du policier ou de monsieur Hector, mort pour un monde vaillamment au cours de son inquiète expansion, comme je le croyais auparavant, pour échapper à cette sorte de verdict qui, de toutes façons, ne pouvait m'atteindre, je devrais en revenir au seuil de mon sommeil ?

Mais j'étais dans le corridor qui est également un vaste champ inexploité et où se creuse mon tombeau qui ne sera jamais qu'un escalier parce qu'il faudrait monter, descendre ou plutôt suivre les gravats. dont la menace existe en un sursaut qui, certes, ne leur est pas naturel mais dont l'appartenance n'est pas pour autant vaine.

La rêverie du policier Hector s'interrompt.

Soudain, à plusieurs kilomètres de là, on s'affaira, dans l'enceinte d'un tribunal résiduel, à propos d'une maison qui lui avait donné naissance. Ce fut pour ainsi dire un début à l'histoire. Ensuite, on n'entendit plus parler que d'une contamination.

La résurgence de madame Guermythe, oui ! aurait de quoi troubler les esprits. Elle viendrait sciemment réitérer le récit de sa vie ; mais dans la nuit, elle aura rêvé et elle multipliera les confusions. Tout cela me précède ; cependant, je ne connaissais pas du tout cette version des faits.

On ne m'écouta plus.

Incompétence ! J'eus à nouveau la certitude de ma chute. On reconstitua pour moi l'épais dossier du crime de l'avortement, de l'adultère et du mariage de madame Guermythe. Il me débordera.

Trop vastes parcelles de la vérité.

Et les nouvelles indications de madame Guermynthe quant au crime. Monsieur Guermynthe ressuscité. – On éveilla tôt le matin le policier Hector car il devait témoigner le soir même. Une grande inquiétude : il n'y a ni coupable ni victime, dirait-il, mangez votre pain en toute quiétude.

Là encore, on ne voudrait pas l'entendre. C'est faux ! Les applaudissements. La gloire le menaça (voici comment) : mais à présent, tout son récit vacillait ? il éclata bientôt sous l'effet semblait-il de la parole, trop présente, de ce lieu.

Pourtant, le mobilier ne se révolte pas. Il ne se révoltera pas. Le policier non plus, regarde : il y a sa tête dans ce récit et il y a ses bras. Tu ne peux plus même m'embrasser, lui dit son épouse, mère et fille.

La chandelle qu'il a posée entre eux ne subit pas la flamme qu'on a voulu préserver de la contamination et les volets resteront clos. Le jugement est clos, le policier Hector est pour sortir.

Tout est tranquille sinon cette musique au loin. Simplement une mélodie, un crissement, à peine, un frôlement. Alors le policier claque la porte derrière lui comme s'il avait le monde pour tombeau : c'est simplement la route qui doit le conduire au tribunal.

Un vent épais. plus ponctuel et virulent que la veille, s'acharne sur des feuilles d'arbres. Ici, songe le policier. tout a été déraciné à une époque.

On a laissé pourrir et on a replanté. Mais on attend toujours, en vain ? Et la maison, là-bas, en a souffert ; c'est jusqu'ici l'endroit où ont vécu monsieur et madame Guermynthe. On ne se souvient plus. Ça fait des décennies ! Il ne reste qu'une charpente comme neuve parfois ou vétuste.

Alors le policier Hector se prend à faire le lien entre cette charpente et une mélodie qu'il a cru ouïr. Au loin. on chante. Mais non, se dit-il, cela ne peut me concerner. Lentement il s'achemine vers la maison. Madame Guermynthe ne vit plus ici à présent, elle voyage, on ne sait ce qu'elle fait. Mais elle dit avoir une mission à accomplir.

Sans doute, dans les premières heures de son investigation, le policier Hector a-t-il cru à un crime d'ordre politique mais il a cherché plus avant, découvrant autre chose dont il doit admettre l'évidence. Ainsi, tout aurait déjà dû être remis en question. – Il se sentit défaillir. Car ici rien n'avait changé hormis les meubles qui ont été ajoutés à des endroits en respect d'un accord tacite entre les gens du voisinage.

Tout cela a certainement été fait à la hâte ; le juge lui-même n'y comprendra rien. À ce moment, le policier Hector ne parvient à étouffer un rire dans la salle. Il sait, chacun pressent. qu'au lendemain tout sera annulé ; et il devra rapporter calmement les faits, si froids quand il se sent lui-même damné par l'affaire en cours.

De plus en plus inquiet, le policier Hector inspecta avec empressement la villa Guerynthe. Puis il alla au jardin qui n'était que contours. Un crime, oui, avait été commis ici mais son auteur s'était déjà rendu à la police et le mystère était élucidé, à moins de prendre en considération les rêves de madame Guermynthe.

Or, le policier Hector ne parvint jamais à en faire abstraction.

Certes, son chagrin était un théâtre ostensible ; le juge et les supérieurs hiérarchiques du policier lui avaient ordonné de ne pas en tenir compte. C'était aussi une sorte de rumeur qui avait couru dans le voisinage pour disparaître et aussitôt réapparaître en un peu convaincant manège. Le deuil inutile et profondément hypocrisie de madame Guermynthe en valait bien une autre au demeurant.

On s'interrogea fort sur les motivations du policier Hector. Il semblait incapable de regarder l'affaire comme classée. Si la maison avait perdu la plupart de ses briques, comment inspecter ? La charpente ! murmure le policier Hector, tient encore debout. Les tuiles disparaissaient lentement sous une poussière bleue que sécrétait sans doute le jardin à travers le mur insensible qui enserrait la charpente.

La propension que cette même scène avait, sans qu'aucun témoignage (et ce ne pouvait être un vain hasard) en fasse état, à se réitérer ; le crime commis, certes punis mais envers quoi ?

L'absence de justice à ce moment aux yeux du policier Hector, contribuèrent certainement à ne jamais le délivrer du fardeau de ses tuiles.

Voici qu'il les avait entreposées là même, plusieurs décennies auparavant et donc bien avant qu'il n'entende parler de ce monsieur Guermynthe, bien avant même que cette maison appartienne à quiconque. À présent elles surgissaient à nouveau, obstruant avec malignité l'odorat du policier Hector.

Si un lien ignoré mais perceptible venait à lier la diversifier de ces faits entre eux, il y aurait une part de lui-même qu'il devrait abdiquer, l'autre chercherait, entière. Sinon, il ne le saura pas de toutes façons. Mais il perçut un bruit dans le jardin. Résigné, il courut, s'arrêta

Ici, dans une mare, ce n'était qu'une vision parmi d'autres du jugement. Toute une époque également, qui tressaillait en filigrane, à travers son oeil soudain mécanique (et il en sentit clairement chaque LIMITE) : désarroi. Il brusqua l'eau et y vit autre chose. N'osant songer quoi, il regarda la frêle charpente comme s'élançer avec un vent naissant. La voix de madame Guermynthe sans aucun doute ! Et d'un coup, il lui sembla être devenu l'estrade d'un atroce vaudeville.

Oui, les voix – étaient – grotesques, rieuses rageusement. Et le secret de la villa Guermynthe apparut dès lors évident au policier Hector.

Ce qui illuminait, à la fois lui rappelant, avec des résonances beaucoup trop vivantes, chamailleuses, le jugement et tout ce qui en résulta. Semblait devoir tendre à stabiliser en un cocon insane le jardin et son domaine.

Car ce changement un peu brusque lui faisait reprendre conscience des boursouflures et des plaies antiques qui hantaient cette demeure. Il pourrait, en dernier lieu, estimer que rien ici n'avait réellement changé.

Tandis qu'il esquissait l'espoir de bientôt embrasser ce qui avait paru comme une vérité extrême, sensible devant même la douleur du policier (puisqu'il ne parvenait, traqué par des abymes, à son seuil renouvelé) – ô – un son de lyre résonna, annonciatrice de vêpres que devait encore connaître le policier à son soir. Silence. Il rouvrit les yeux, conscient de l'importance disproportionnée qu'avait prise son enquête.

Le policier Hector crut connaître la gloire à cause de cette affaire, quoiqu'il y perdit bien plus que cela. Quand il eut acquis tel ou tel morceau de la vérité, qu'il ne connut pas pour autant, avec lesquels il s'entrava plutôt, en une liane qu'était sans nul doute devenue cette maison mourante, il eut accès à une pièce vide.

Un à un, il crut voir l'ombre des indices collectés les absorber en une illusion qui demeurerait ridiculement fixée au plafond, essayant ses fissures à des mutations toujours plus évidentes.

Trop évidentes.

De cet instant. l'inquiétude du policier Hector alla croissante. Au fur et à mesure que s'insinuait en lui l'impression d'un espace vacant autour de lui, l'impression autant que la vacance le menaçaient. Cherchant une issue. il se dirigea vers la fenêtre : dehors des gens dansaient puis s'égaillaient et se rassemblaient à nouveau pour former une masse compacte.

Sédition !, avait-on dit au tribunal – et le marteau avait cogné. Le rite du marteau, le rythme du marteau, tout avait contribué à épargner seulement la fonction du policier Hector (prétendument garante de son intégrité) dans la relation reconstituée d'un crime dans lequel il n'était apparemment pas impliqué.

L'honnêteté des gens en avait souffert, cela se voyait sur leur visage. Mais la fenêtre ouverte rendait toujours l'image de ces gens qui dansaient au milieu d'une place imaginaire. secrétée certainement par le délire d'une vieillerie de maison - et soi. parlant aux fenêtres, avec de grands et savants mouvements, des claquements de portes pour assurer qu'on sera justifié, innocenté, compris ! On ne sait pas ce qui accuse, en fait. et l'on ne sait pas de quoi; c'est le propre de cette demeure.

Une maison cyclique si l'on veut. un domaine mouvant, une hiérogamie entre un jardin et une charpente, Monsieur et madame Guermynthe enfouis parmi ces murs inexistantes obscènes !

Et voici le policier Hector creusant, cherchant à déterrer les fondements de la maison. Il ouvrira les yeux au moment exact du crime ; il n'aura jamais été autre chose que le crime. Alors, il pourra en établir le constat, il aura de quoi vivre pour des années. une âme propre.

Le policier Hector est un être plein d'espoir mais il y a quelque chose qu'il ne parvient à maîtriser. Il regarde tout autour de lui, n'accuse personne de rien mais observe. Autour de lui. on crie : s'élaborent dans son entourage direct et presque à son insu diverses tournures du récit sur quoi se greffera, de ses multiples dards. le jugement.

De toutes façons, le policier seul sait que le verdict lui sera défavorable ; il ne doit pas s'attendre à autre chose. C'est pourquoi il est revenu ici : cette maison lui déplait tant ! elle m'aidera à contempler le sort et de la sorte à le contrer.

La vérité, qu'il régénère pour un monde de son sang, était-elle à ce point exacte pour se suicider ? Il creusa et creusa mais dans le sang que buvaient pauvrement des pierres il ne découvrit rien car les pierres étaient d'ocre.

Le sang ! Apparemment, le policier Hector n'avait plus rien à voir ici ; cependant, il ne pouvait sortir de là. Il avait perdu toute trace de son chemin initial. Il tenta de l'imaginer mais il n'y eut qu'une réminiscence de la lumière domestique pour le distraire, quoi qu'il pensât, lorsqu'il tentait de penser à autre chose.

Ce qui lui apparut sur le moment comme la seule possibilité d'issue, ce sont ces tuiles entreposées ici depuis des millénaires. Elles ne respiraient pas mais elles gardaient un aspect farouche. Chacune d'elles contenait certainement l'un des spectateurs au tribunal mais le souvenir en était à présent si frêle qu'il ne s'en inquiéta plus.

Oui, à présent, tout était fini.